3 1761 05409456 0

EUDORE EVANTUREL

PREMIÈRES POÉSIES

1876-78

TROISIÈME ÉDITION

QUÉBEC
IMPRIMÉ PAR J. DUSSAULT
1888

PS
9459
V3P7
1888

LIBRARY
718991
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/premirespos00va

PRÉFACE

Personne plus que l'auteur de ces vers n'est convaincu que ce petit livre n'est pas un chef-d'œuvre. Voilà pourquoi le lecteur est prié de le lire avec toute l'indulgence dont il est capable. Le fait est que la plupart des pièces qu'il renferme ont été publiées, il y a déjà plusieurs années, dans un ouvrage intitulé : *Premières Poésies*, qui a été écrit à l'âge où la plume hésite et où la pensée est à peine éclose.

Ce n'est, pour ainsi dire, que la répétition d'un premier pas.

Toutefois, nous ne voyons pas pourquoi il ne nous serait pas permis de citer ici, en guise de préface, ce que deux de nos littérateurs les plus distingués écrivaient au sujet de ces vers, lors de leur première apparition. Nous ne donnerons que des extraits.

M. Napoléon Legendre :

" J'ai lu avec infiniment de plaisir le petit volume que " M. Evanturel vient de mettre devant le public. L'au- " teur est tout jeune encore, et ses *Premières Poésies* sont " bien véritablement ce que leur titre affirme. Elles ne " sont donc pas sans défauts ; mais, en revanche, elles " possèdent beaucoup de qualités remarquables. Il y a " dans l'idée, dans l'expression, dans le tour de phrase, " quelque chose de neuf, d'original et de distingué. Ce " n'est pas cette versification banale qui se traîne dans le " vieux sillon et qui assujétit la pensée à la mesure et à " la rime ; c'est, au contraire, ce sentiment véritablement " poétique qui suit son inspiration, et force le mot à se " courber sous l'idée. Je ne prétends pas que toutes les " pièces qui composent ce volume portent ce cachet ;

" mais j'affirme que tel est le caractère général de l'œuvre,
" pour celui qui l'a lue sans parti pris. "

" Les pensées sont neuves et habillées dans un langage
" élégant. Le vers est bien fait et l'idée y est à l'aise. On
" n'y sent point le travail, parce que la matière a été hon-
" nêtement, consciencieusement travaillée. Plus une sta-
" tue est parfaite, plus il y a de coups de ciseau et moins
" on les aperçoit. "

" Voilà de la véritable poésie. C'est moderne, si vous
" voulez ; mais en est-ce moins beau ? "

" J'aime à constater dans cette œuvre l'absence de
" trivialité et même de cette banalité qui dépare un si
" grand nombre de nos ouvrages canadiens. De plus, le
" langage est correct et châtié, ce qui est un attribut assez
" rare chez nos auteurs. "

" En somme, ce petit livre a beaucoup de qualités, et
" j'espère que le public l'acceuillera avec la faveur que
" mérite tout travail consciencieusement fait dans le but
" de faire progresser les lettres canadiennes ."

M. Joseph Marmette :

" Le plus grand nombre (les pièces) offrent cet air de
" contentement, de gaieté douce, dont on se sent pénétré,

durant l'été, au milieu des sereines beautés de la campagne. "

" Mais ce dont il faut, selon moi, louer notre jeune auteur, c'est la recherche constante du coloris, le soin qu'il prend d'éviter les redites, de marcher dans les sentiers battus de ces vulgaires versificateurs qui encombrent nos revues et nos journaux de leurs élucubrations, et font la cour aux Muses dans un langage fade et commun qui doit faire lever les épaules à ces grandes dames. "

" Au coloris M. Evanturel joint encore la vérité du dessin et beaucoup d'esprit d'observation. Son opticien est comme une jolie figurine en terre cuite et modelée d'aprés nature, et son charmant croquis des Orphelins a été esquissé sur le vif. "

" Certes, c'est là de la poésie de genre et frappée au bon coin. "

AU LECTEUR

AU LECTEUR

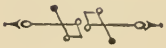
J'ai fait ces vers pour me distraire ;
Et lorsque je me suis relu,
—Ai-je bien fait ?—j'ai résolu
De leur faire voir la lumière.

Dans la gazette, hier, j'ai vu
Qu'une pauvre et jeune lingère,
Avec sa broderie, a su
Se faire un nom en Angleterre.

Mon cœur dictant, j'ai fait ce livre.
Je m'attends bien à lui survivre.
Pour l'avoir fait, j'ai mes raisons.

Et ces riens brodés loin du monde
Je vais les offrir à la ronde,

Comme on offrirait des bonbons.



PASTEL

PASTEL

On peut voir, me dit-on, à Wexford, en Irlande,
Oublié dans le coin d'un musée, un pastel
Trop beau pour n'être pas de l'école flamande,
Représentant les murs décrépits d'un castel.

Le passé trop vieilli que le présent profane,
A ses créneaux brisés donne un cachet de deuil.
La mousse, le sainfoin, l'ortie et la bardane,
Seuls amis d'aujourd'hui, s'embrassent sur le seuil.

Tourelle en éteignoir par le couchant rougie,
Ogives et vieux ponts par les siècles rasés,
Prennent, à qui mieux mieux, des airs de nostalgie,
Comme aux jours d'autrefois leurs vieux barons blasés.

On croirait, en voyant le soleil disparaître,
Sous les grands peupliers qui bordent le chemin,
Qu'on va voir deux ou trois châtelains apparaître,
Revenant de la chasse un faucon sur la main.

Mais le rêve se perd.—Le castel en ruine
Passe devant nos yeux fatigués dès longtemps,
Comme le Juif-Errant qui se traîne et chemine,
En haillons, à travers les âges et le temps.

LE PAYSAN

LE PAYSAN

Le paysan, qui voit l'hiver
S'abattre comme un blanc fantôme,
Au premier froid qui glace l'air,
S'enferme sous son toit de chaume.

Et là, content si sa moisson
Au fond de son grenier abonde,
Il chante son humble chanson,
Dans un oubli complet du monde.

Le laboureur n'est pas méchant ;
L'air qu'il respire rend honnête.
Il sait qu'aux bornes de son champ
Le désir qu'il poursuit s'arrête.

Voyant son vieux réduit bien clos,
Et du feu dans sa cheminée,
Pour lui l'hiver c'est le repos,
Le repos après la journée.

Sans regarder quel temps il fait,
Par la vitre de sa chaumière,
Le jour il s'assied satisfait,
Le soir il s'endort sans lumière.

Le givre, en ruban festonné,
Au bord du toit coud ses dentelles ;
Mais un matin, tout étonné,
Il entend un chant d'hirondelles.

Alors, sachant qu'il plaît à Dieu
Que la saison d'or soit éclose,
Pour saluer l'horizon bleu,
Il entr'ouvre sa porte close.

Il neige encor sur le chemin ;
Mais déjà, dans sa joie extrême,
Il bénit le ciel qui demain
Rendra fécond le sol qu'il aime.

AU COLLÉGE

AU COLLÉGE

Il mourut en avril, à la fin du carême.

C'était un grand garçon, un peu maigre et très-blême,
Qui servait à la messe et chantait au salut.
On en eût fait un prêtre, un jour : c'était le but ;
Du moins, on en parlait souvent au réfectoire.
Il conservait le tiers de ses points en histoire,
Et lisait couramment le grec et le latin.
C'était lui qui sonnait le premier, le matin,

La cloche du réveil en allant à l'église.
Les trous de son habit laissaient voir sa chemise,
Qu'il prenait soin toujours de cacher au dortoir.
On ne le voyait pas comme un autre au parloir,
Pas même le dimanche après le saint office.
Ce garçon n'avait point pour deux sous de malice,
Seulement, à l'étude, il dormait sur son banc.
Le maître descendait le réveiller, souvent,
Et le poussait longtemps—ce qui nous faisait rire.
Sa main tremblait toujours, quand il voulait écrire.
Le soir, il lui venait du rouge sur les yeux.
Les malins le bernaient et s'en moquaient entre eux ;
Alors, il préférait laisser dire et se taire.
L'on n'aurait, j'en suis sûr, jamais su le mystère,
Si son voisin de lit n'eût avoué, sans bruit,

Qu'il toussait et crachait du sang toute la nuit.

L'OPTICIEN

L'OPTICIEN

Dans un certain faubourg, où brillent les échoppes
Des charcutiers ventrus et des petits marchands,
Je sais un opticien bien connu des myopes,
Qui tient boutique au moins depuis plus de trente ans.

Dans l'art de savoir plaire aux clients, passé maître,
Quoique voûté, le vieux au teint frais et vermeil,
Sourit quand ceux-ci vont voir si le baromètre
Marque le mauvais temps ou marque le soleil.

Dans les grandes chaleurs que l'été nous rapporte,
Tranquillement assis du matin jusqu'au soir,
L'opticien, comme un Turc, fume devant sa porte,
Au nez des bons bourgeois passant sur le trottoir.

BLUETTE

BLUETTE

Aux cris aigus de la bourrasque,
Pleurant des notes de hautbois,
Tout frileux, l'Hiver met son casque,
Et ses mitaines de chamois.

Près de Vénus qui la regarde,
Au sortir de son lit blafard,
La lune au ciel monte la garde,
En châle et fichu de brouillard.

Janvier, par ce temps de Norvége,
Par ces vingt-huit degrés de froid,
Tremble dans son berceau de neige,
Que la frimas suspend au toit.

Nuit de frissons ! Le givre colle
Sur le vitrage des falots
Dont la lumière souple et molle
Danse au chant joyeux des grelots.

Ici, c'est froid. Dehors, c'est pire.
Le piéton va rêvant du feu,
Tandis que le brasier se mire
Dans le miroir du salon bleu.

Sur leur socle les statuettes,
Le col tendu vers les portraits,
Entr'ouvrant leurs lèvres muettes,
Semblent se faire des souhaits.

C'est que dans l'ombre, au vestibule,
Le temps revient poser sans bruit,
Les aiguilles de la pendule
Sur le point qui chante minuit.

Et le nouvel an qui dénoue
Les glands mêlés de son manchon,
Entre, bat des pieds, et secoue
La neige de son capuchon.

L'instant même a rompu la chaîne.
Nous assistons—touchant adieu—
Au départ du convoi qui traîne
Bien des douleurs vers le bon Dieu.

L'avenir en tunique d'ombre,
Le front rêveur et l'œil glacé,
Pousse de son pied l'an qui sombre
Dans les abîmes du passé.

Mais qu'importe que minuit fasse,
Sur l'émail encore agité,
Changer les aiguilles de place
Par le doigt de l'Éternité !

Sourions. Ayons l'air moins pâle ;
Et dites-moi - si vous voulez,
Monsieur— au bruit du vent qui râle,
Une ode à nos ans écoulés.

LES ORPHELINS

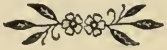
LES ORPHELINS

A pas égaux, toujours au centre du trottoir,
Traînant les bouts ferrés de leur semelle épaisse,
Le dimanche et les jours de fête, l'on peut voir
Les petits orphelins revenir de la messe.

Deux à deux, les voilà silencieusement.
La Sœur de Charité qui les suit par derrière,
Les mains jointes, les yeux inclinés humblement,
Achève d'égrener les *Ave* du rosaire.

Il est midi. La cloche a fini de tinter.
Leur longue file est droite et leur tenue est bonne.

Il passe ! Il est passé, sans vouloir s'arrêter,
Le petit régiment commandé par la nonne !



PROMENADE

PROMENADE

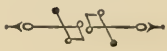
J'adore voir lever le jour après la pluie.
Le soleil a troué le nuage et s'essuie,
Radieux comme un Turc au sortir de son bain.
La ville est endormie, et s'en va dans la plaine,
Aspirer les senteurs dont la campagne est pleine
Au premier rayon d'or que sème le matin.

De beaucoup, je préfère une aurore automnale.

La fenêtre du jour, sur un rouge plus pâle,
S'entr'ouvre et lance au loin des rayons jaunissants.
C'est le temps d'aller voir s'habiller les fleurs bleues.
L'on fait, sans le savoir, en rêvant, plusiers lieues
Dans les herbes, le long de sentiers ravissants.

C'est un matin d'octobre un peu mélancolique.

L'heure passe. On revient par la route publique.
Le soleil est plus haut—le vent s'est réchauffé.
Les piverts ne sont plus dans la forêt rougeâtre ;
Et l'on songe, en marchant, au fauteuil près de l'âtre
Qui s'ennuie—et surtout à son bol de café.



L'ÉMIGRÉ

L'ÉMIGRÉ

Las d'avoir traversé la plaine,
Qui flambe en plein soleil d'été,
Le vieil émigré, hors d'haleine,
Sur le talus s'est arrêté.

Et là, sous l'arbre au mince ombrage,
Tête nue, et croisant les mains,
L'œil sur son bâton de voyage,
Il songe aux longs et durs chemins.

Plus de travail, l'ouvrier chôme ;
Là-bas, au bourg qu'il a quitté,
La misère, ce noir fantôme,
Pendant de longs jours l'a hanté.

Il est parti depuis l'aurore ;
Il a marché, marché, marché.
Il marchera ce soir encore,
Quand le seleil sera couché.

Ce qui soulage un peu sa peine,
Il sait qu'en gagnant l'occident,
Il est une ville prochaine
Où le travail est abondant.

Oh ! la, c'est la terre promise.
Mais s'il allait, à bout d'espoir,
En succombant, nouveau Moïse,
Ne faire que l'apercevoir.

En attendant, la plaine fume ;
Et quand par ce ciel lourd de feu,
Cé pauvre vieux frappeur d'enclume,
Il se reposerait un peu !...

Plus tard, à l'heure où la montagne
Cachera le soleil tombé,
En route !... à travers la campagne,
Il s'en ira, triste et courbé.

LA FOUDRE

LA FOUDRE

Cet homme s'était fait tuer par le tonnerre.

Tout le jour, un vent d'ouest avait soufflé de terre.
Il pleuvait. La tempête ébranlait le logis.
Les enfants grelottaient et poussaient d'affreux cris.
J'avançai. Le cadavre avait la face noire.
A la cloison pendait un crucifix d'ivoire.
Pas de feu. La misère et le deuil à la fois.
L'ouragan descendait de la cime des bois,

Et, courant vers les flots, semblait vouloir les tordre.
Un vieux chien se dressa sous le lit pour me mordre.

J'eus peur.

Un nouveau-né dormait sur l'établi.
Je regardai les yeux du pauvre enseveli :
Il semblait demander pardon de cette affaire.
A travers quelques mots que prononça la mère,
Je distinguai ceci :

—Mon pauvre matelot !

Je me taisais, voulant étouffer un sanglot,
Et voyant tout cela comme à travers un rêve.

Je sortis.

Quand j'eus pris le détour de la grève,
Le cœur navré, l'oreille encor pleine de bruit,

L'ouragan fatigué se calmait dans la nuit.

LA TOMBE IGNORÉE

LA TOMBE IGNORÉE

Quelque part—je sais où—près d'un saule qui pousse
Ignoré du soleil quand le printemps sourit,
Un tombeau que quelqu'un a cherché dans la mousse,
Laisse voir sur sa croix que nul nom n'est inscrit.

Personne que je sache, à genoux sur la pierre,
N'est venu, vers le soir, y prier en pleurant ;
Mais un ange descend sans doute avec mystère
Dans ce lieu, quand le jour s'abat triste et mourant.

Les fleurs n'y vivent pas et la mort ne recueille
Pour moisson, que le foin oublié du faucheur.
C'est à peine, l'été, si parfois une feuille,
—Triste larme d'un saule—y tombe comme un pleur

Je suis allé revoir cette tombe ignorée ;
Et seul, quand j'ai voulu retrouver le chemin,
Quelqu'un était debout, en défendant l'entrée :

C'était l'Oubli, pensif, et le front dans la main.

L'AUTOMNE

L'AUTOMNE

Pendant que l'Éternité joue,
Le Temps, sur son vieux tapis vert,
Des Saisons fait tourner la roue :
Automne, Été, Printemps, Hiver.

Les nuits sont froides ;—l'on s'enrhume ;
Soir et matin le ciel est noir.
Les nuits sont froides ;—le toit fume ;
La boue encadre le trottoir.

Le vent de la montagne pince ;
Mais si les nids sont dépouillés,
La girouette pleure et grince
Tristement sur ses gonds rouillés.

Les verrous sont blancs à nos portes.
Déjà le froid. Adieu l'Été.
Novembre est plein de feuilles mortes.
Encore un Soleil de compté !

ENTRE NOUS

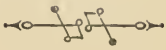
ENTRE NOUS

N'en déplaise, madame, à la mode nouvelle,
L'action que je crois la meilleure, est bien celle,
Non d'avoir des rubans et des fleurs, non d'avoir
Des parfums de Lubin embaumant son boudoir,
Mais de faire—entre nous—ce que fait cette femme,
Qui n'est pas riche et qui met sa bourse et son âme,
Au service de ceux qui vont par le chemin,
Frapper de porte en porte et demander du pain.

Dix pauvres vont dîner, les samedis, chez elle,
En hiver.
S'il fait froid, si le mercure gèle,
Vers midi, l'on peut voir, femmes, maris, enfants,
Revenir prendre place à sa table, et contents
Paisiblement sortir par la porte bâtarde.

Cette femme—elle est veuve—habite une mansarde,
Avec ses deux enfants, deux garçons, deux petits.
Et le soir, quand ses gens—les pauvres—sont partis,
Qu'il fait bon près du feu, que la veuve s'ennuie,
Assise dans sa chaise, en vieux cuir de Russie,
Elle songe, en voyant ses enfants bien couverts :

—Le bon Dieu devrait bien supprimer les hivers.



A EDMOND DUPRÉ

A EDMOND DUPRÉ

Dans nos grands froids d'hiver, Edmond, lorsque la neig
Crie et grince, le soir, sous le pied des passants,
Quand Décembre grelotte ou que janvier assiége,
Comme un soldat le fort, tes verrous blanchissants,

Que de fois, sous ce toit où l'amitié fidèle
Offre, malgré le temps, un abri pour mon cœur,
Ne suis-je pas venu, morne, traînant de l'aile,
Dérober un moment de calme et de bonheur !

Que de fois, dans ces nuits —nuits de vague tristesse—
Où l'on sent sur son front peser le doigt de Dieu,
N'ai-je pas recousu mes lambeaux de jeunesse,
Assis à tes côtés, à la clarté du feu !

Ah ! vois-tu, j'ai compris dans ce siècle de doute,
Où le calme jamais n'attend le pélerin,
Que le destin, ami, t'avait mis sur ma route,
Pour comprendre mon cœur, pour me tendre la main.

Et puis, j'ai dit alors :—Viennent les jours d'orage !
Viennent les jours de deuil, de misère et d'ennui !
Qu'importe ? le soleil disperse le nuage.

Et tu restes toujours, quand tant d'autres m'ont fui.

PLUMES ET CRAYONS

PLUMES

ET

CRAYONS

I

Un beau salon chez des gens riches,
Des fauteuils à la Pompadour,
Et, ça et là, sur les corniches,
Des bronzes dans un demi-jour.

Des œillets blancs dans la corbeille
Tombée au pied d'un guéridon.
Un Erard ouvert de la veille,
Une guitare, un violon.

Une fenêtre. Un rideau rouge.
Et sur un canapé de crin,
Un enfant qui dort. Rien ne bouge.

Il est dix heures du matin.

II

Le soir de la Toussaint est triste à la campagne !
Le voisin est entré, mais quelqu'un l'accompagne.
C'est le curé. La neige a mouillé son rabat.
Son vieux feutre, on le met sur le pied du grabat ;
On balaye, en jasant, les plis de sa soutane.
La mère sait qu'il tousse ; elle offre sa tisane ;
Il refuse. Le père appelle ses garçons.
On fait cercle, d'abord, un peu loin des tisons ;
Et puis, sans le savoir, lentement on s'approche.
Soudain, on croit ouïr les sanglots de la cloche.
C'est pour les morts. On met les enfants à genoux.

La grand'mère, aussitôt, va tirer les verrous.
Et le vieux curé fait, afin que l'on médite.

Le signe de la croix avec de l'eau bénite.

III

Dans l'album ouvert sur la table,
Un grand vieillard au front distrait,
D'une façon fort respectable,
Sourit au fond de son portrait.

C'était un hanteur de goguette,
Mort au Mexique à soixante ans,
Un sous-officier en retraite
Qui fut bandit pendant longtemps.

Ce vieillard est toute une étude ;

Le regarde-t-on fixement,
On reste avec la certitude
Que ses yeux roulent dans du sang.

IV

Il les quitta, le pauvre père,
Jugeant son sort par trop amer,
Pour s'en aller, au cimetière,
Dormir sous le grand saule vert.

Elle toussa, la pauvre mère,
Deux ans après, pendant l'hiver.
L'enfant chantait, pour la distraire,
La sérénade de Shubert.

Elle mourut, la pauvre femme,
Et vers le ciel monta son âme
Sur les ailes d'une chanson.

Le père mort, la mère morte,
L'enfant voulut partir—en sorte
Qu'il n'est plus rien dans la maison.

RÊVERIE

RÊVERIE

A l'heure où monte à Dieu la prière du pâtre,
Agenouillé dans l'herbe, au sommet du talus,
L'émigré, que le soir ramène au coin de l'âtre,
Songe au pays qu'il aime et qu'il ne verra plus.

Au pays où l'hiver la prairie est si blanche,
Où les champs sont si verts quand l'été va venir ;
A sa mère au logis qui regarde et se penche
Vers le chemin par où son fils peut revenir.

A tout ce que là-bas, il chérissait naguère :
—A son chien qui sattriste au foyer qu'il défend ;
Jusqu'au dernier sillon que traça son vieux père,
Qui mourut sans pouvoir embrasser son enfant.

Au vieux pont qui passait le ruisseau de la ferme,
D'où l'on voyait surgir sa chaumière au toit noir ;
Au sentier raboteux qu'il suivait d'un pas ferme,
Quand il menait jadis ses bœufs à l'abrevoir.

Mais quand son rêve ainsi, du foyer solitaire
S'envole, et va s'abattre au pays regretté,
L'émigré comprend mieux qu'il est seul sur la terre,
Et pleure au souvenir du sol qu'il a quitté.

SOULAGEMENT

SOULAGEMENT

Quand je n'ai pas le cœur prêt à faire autre chose,
Je sors et je m'en vais, l'âme triste et morose,
Avec le pas distrait et lent que vous savez,
Le front timidement penché vers les pavés,
Promener ma douleur et mon mal solitaire
Dans un endroit quelconque, au bord d'une rivière,
Où je puisse enfin voir un beau soleil couchant.

O les rêves alors que je fais en marchant,
Dans la tranquillité de cette solitude,
Quand le calme revient avec la lassitude !

Je me sens mieux.

Je vais où me mène mon cœur.
Et quelquefois aussi, je m'assieds tout rêveur,
Longtemps, sans le savoir, et seul, dans la nuit brune,
Je me surprends parfois à voir monter la lune.

L'HIVER

L'HIVER

Aux grincements que fait sa botte,
Foulant les glaçons sous ses pas,
Le menton bleu, Janvier grelotte
Sous son paletot de frimas.

On voit baisser le thermomètre ;
Et dans le givre du châssis,
Février signe, à la fenêtre,
Son nom avec ses doigts rougis.

Les places publiques sont blanches ;
La grêle poudre les beffrois.
Triste saison des avalanches,
Des craquements et des grands froids !

Entrons au logis !—le vent souffle ;
Mais sous le blanc toit des maisons,
L'Hiver, le pied dans sa pantoufle,
Se réchauffe près des tisons.

UN SONNET

UN SONNET

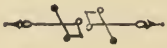
Le soir, quand on est seul à bâiller, qu'on s'ennuie
De n'avoir rien à faire ou de n'être pas deux,
Quelqu'un frappe à la porte—et la mélancolie
Se glisse dans la chambre à pas silencieux.

Le passé reparaît et le présent s'oublie ;
Et la tête baissée et la main sur les yeux,
On croit voir poindre encor le matin de la vie,
Qui s'efface pourtant dans le lointain brumeux.

La flamme du foyer soudain s'est ranimée.
Si l'on fume, on dirait qu'à travers la fumée,
Un ange vient du ciel et nous prend dans ses bras.

L'on voudrait remonter sur les ailes du rêve,
Loin, vers les régions où le soleil se lève,

Mais la réalité survient qui ne veut pas.



DERNIÈRE NUIT

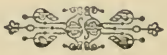
DERNIÈRE NUIT

Je te vois à travers ton linceuil.

Pour jamais,
Ah ! tu fermes tes yeux comme si tu dormais.
Tu souris. La pâleur sied bien à ton front d'ange.
C'est demain que tu pars, c'est demain qu'un archange,
Sous son aile, en passant, va venir te chercher.
Pauvre enfant, pour toujours, il te faudra coucher !
Nous t'avons fait creuser un lit au cimetière.
C'est la première nuit que tu dors dans ta bière :

Ne vas pas t'éveiller sous la terre demain...
Quand j'y songe, vois-tu, je cache dans ma main
Mon front pâle, et je sens que mon cœur agonise.
On chantera pour toi quelque chose à l'église :
Peut-être les adieux que tu chantais un soir.
Nous irons te porter alors au grand dortoir.
Plus blêmes et plus froids que tes mains, jeune fille !
Les amis poseront leurs genoux sur la grille,
Le prêtre chantera pour bénir ton cercueil ;

Et puis nous reviendrons avec nos cœurs en deuil.



LE RÊVE

LE RÊVE

J'ai fait—la nuit dernière—un rêve fort étrange,
Dont je ne me souviens encore qu'à demi.
J'étais je ne sais où sur les rives du Gange,
Et le soir, fatigué, je m'étais endormi.

Je sommeillais, je crois, depuis quelques secondes,
Quand soudain un jeune homme, au regard triste et doux,
M'apparut, soulevant le bleu manteau des ondes.
Le voyant s'approcher, je me mis à genoux.

Une aile de duvet pendait à son épaule.
Le sentant m'enlever, je restai stupéfait.
Mais lui qui dirigeait son essor vers le pôle :

—Ne crains rien. Nous irons voir le monde parfait.

Combien de temps dura ce voyage celeste ?

Je ne sais. Ce matin, quand je revins à moi,
Je pressais sur mon cœur—c'est tout ce qui me reste—
Le rameau toujours vert de l'arbre de le foi.

TABLE

	PAGE
Préface	7
Au Lecteur	13
Pastel	17
Le Paysan	21
Au Collége	27
L'opticien	31
Bluette	35
Les orphelins	41
Promenade	45
L'émigré	49
La foudre	55
La tombe Ignorée	61
L'automne	65
Entre Nous	69
A Edmond Dupré	73
Plumes et Crayons	77
Le soir de la Toussaint	79
Le vieillard	81
La maison vide	83
Rêverie	87
Soulagement	91
L'hiver	95
Un sonnet	99
Dernière nuit	103
Le rêve	107

PS
9459
V3P7
1888

Evanturel, Eudore
Premières poésies, 1876-78
3. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 03 16 001 5